

Livres

Numéro 811, hiver 2020–2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94428ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2020). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (811), 46–48.

Comment saboter un pipeline

ANDREAS MALM
Montréal, Éditions de la rue Dorion,
2020, 184 p.

En politique, rien de conséquent n'a jamais été accompli sans courage, mais encore faut-il se demander à quel genre de courage il s'agit de faire appel. Celui de prendre la parole, de tendre l'autre joue, de se battre ? Dans *Comment saboter un pipeline*, Andreas Malm prend résolument le parti du courage de se battre, avec violence s'il le faut. Il cherche à démontrer que l'absence d'une frange radicale constitue une faiblesse pour le mouvement environnemental contemporain. « Le mouvement pour le climat a eu son moment gandhien ; sans doute le temps vient-il d'un moment fanonien » (p. 182).

Un retour sur différentes « leçons de l'histoire » permet d'étayer son propos : suffragettes, libération de l'Inde, abolition de la ségrégation aux États-Unis et en Afrique du Sud, révolution iranienne, printemps arabe... Tous ces mouvements associés de près ou de loin à la non-violence étaient en fait dotés d'un « flanc radical » prêt à utiliser la violence contre la propriété et, dans certains cas, la violence défensive ou offensive contre la personne. La « théorie de l'influence du flanc radical » à laquelle l'auteur adhère, postule ainsi qu'un mouvement est plus efficace lorsqu'une division du travail militant s'opère entre radicaux et modérés : « les premiers portent la crise jusqu'à un point de rupture tandis que les seconds y proposent une issue » (p. 151).

Toujours guidé par un souci stratégique, Malm définit strictement les conditions d'un sabotage pro-environnemental à la fois efficace et acceptable moralement. La discipline est une vertu militante cardinale. La prudence dans le choix des cibles est de mise. Il est particulièrement impératif que, dans les conditions actuelles, le mouvement pour le climat s'abstienne de toute violence envers les individus et qu'il fuie comme la peste l'étiquette de « terrorisme ».

Malm revient également sur la « longue et vénérable tradition de sabotage des infrastructures de l'énergie fossile pour d'autres raisons que leurs effets sur le climat »



(p. 90). Les exemples cités permettent de souligner les avantages du sabotage en tant que mode d'action. Les groupes radicaux des années 1970-1980 guidés par l'écologie profonde (Earth First! Animal Liberation Front, Earth Liberation Front) sont quant à eux critiqués, entre autres, pour leur manque de considérations stratégiques.

Au cœur de l'argumentaire se trouve la critique de la « fétichisation de la non-violence » telle qu'elle est exprimée par le mouvement Extinction Rebellion (XR) et par les théoriciennes sur lesquels le mouvement s'est appuyé – Érica Chenoweth et Maria J. Stephan, notamment. Sur la base d'une comparaison de 323 conflits visant des renversements de gouvernement entre 1900 et 2006, Chenoweth et Stephan arrivent à la conclusion que les mouvements pacifistes atteignent deux fois plus souvent leurs objectifs que les mouvements violents. Malm affirme qu'XR a élevé les conclusions de Chenoweth et Stephan en un dogme posant que le pacifisme est un moyen d'action supérieur en tout temps, en tout lieu et pour toutes les causes. Il estime que la recherche de Chenoweth et Stephan comporte ses lacunes et ne peut se substituer à une analyse spécifique de chaque situation. Or, sa critique de Chenoweth et Stephan nous a semblé aussi un peu faible, considérant que l'auteur signe ici un essai qui ne s'astreint pas aux mêmes exigences d'analyse. Souligner la présence d'un flanc radical dans un mouvement victorieux n'est pas une démonstration en soi qu'il ait contribué à cette réussite. Le débat soulevé par Malm demeure néanmoins pertinent et urgent. En définitive, ceux qui se demandent si le fruit est mûr pour le sabotage des pipelines auront peut-être la réponse plus tôt qu'ils ne le pensent.

Bruno Marcotte

Rendre le monde indisponible

HARTMUT ROSA
Paris, La Découverte, 2020, 144 p.

Dans son dernier livre *Rendre le monde indisponible*, le sociologue et philosophe allemand Hartmut Rosa reformule avec concision et profondeur les principaux arguments de ses précédents ouvrages *Accélération* (2013) et *Résonance* (2018). La thèse centrale de l'auteur se présente comme suit : la modernité « est l'idée, le vœu et le désir de rendre le monde disponible. Mais la vitalité, le contact et l'expérience réelle naissent de la rencontre avec l'*indisponible*. Un monde qui serait complètement connu, planifié et dominé serait un monde mort » (p. 6).

Rosa définit la société moderne par son « mode de stabilisation dynamique » qui a structurellement besoin de croissance économique, d'accélération technique et d'innovation culturelle pour se maintenir en place. Du point de vue de l'expérience vécue, le monde apparaît alors comme *point d'agression* : courriels à répondre, réussir sa carrière, avoir des conquêtes amoureuses, etc. Cette pression constante d'optimisation se veut séduisante, portant « la promesse de l'extension de notre accès au monde » (p. 17). L'argent, l'automobile, l'avion et le téléphone intelligent apparaissent comme des moyens d'élargir nos horizons et de mettre diverses parties du monde à notre portée. Il s'agit de rendre disponible « ce qu'il convient de savoir, d'explorer, d'atteindre, de s'approprier, de maîtriser et de contrôler » (p. 21).

Or, ce « progrès » comporte son revers paradoxal. La maîtrise de la nature par la technique se transforme en crise écologique, le processus de rationalisation se traduit en « désenchantement du monde » et la mondialisation rend les processus décisionnels opaques. Rosa réhabilite la notion d'aliénation pour désigner l'absence de relation significative avec le monde, lequel apparaît alors comme froid, muet ou hostile. Si la modernité comme projet global de mise à disposition mène paradoxalement à l'aliénation, à quoi pourrait ressembler une relation au monde réussie ?

C'est ici qu'intervient le concept de « résonance », qui définit un mode de relation entre le sujet et le monde selon quatre moments :

le contact, où le sujet se retrouve affecté, touché ou ému par quelque chose ; l'efficacité personnelle, où le sujet répond activement à cet appel ; une transformation du sujet qui résulte de cette rencontre ; l'indisponibilité, qui représente cette part incontrôlable de la résonance échappant à la volonté. Rosa évoque les rapports avec la nature, les jeux de hasard, l'amour, l'expérience musicale, etc. comme différentes manifestations de cette rencontre avec l'indisponible.



Cela dit, le philosophe nuance son propos en soulignant que « nous ne pouvons entrer en résonance avec des personnes ou des choses que si elles sont en quelque sorte à "demi disponibles", si elles évoluent entre la disponibilité totale et l'indisponibilité complète » (p. 53). Ainsi, pour entrer en résonance avec une musique ou tomber amoureux d'une personne, il faut que celles-ci soient en partie disponibles (audibles ou visibles). À l'inverse, Rosa soutient que « les choses dont nous disposons complètement perdent leur qualité de résonance » (p. 57), car lorsque nous maîtrisons parfaitement une chose, celle-ci « n'a plus rien à nous dire ». L'expérience de résonance a donc besoin d'une indisponibilité qui « parle », une « semi-disponibilité » qui entre en contact avec nous sans se laisser réduire à un simple objet à saisir, manipuler et contrôler.

Rosa conclut enfin par une riche réflexion sur la nature du désir qui est spontanément orienté vers quelque chose d'indisponible. Plus qu'un être marqué par le besoin d'acquisition ou de domination, l'humain est un être de relation, qui cherche à toucher et à être touché par le monde afin d'entrer en résonance avec lui. Le titre du livre ne signifie donc pas qu'il faut s'éloigner du monde ou le rendre complètement inaccessible, mais plutôt nouer un

autre rapport au monde que celui caractérisé par la domination, l'accélération, l'optimisation et la numérisation intégrale des choses, qui nous font perdre contact avec elles.

Jonathan Durand Folco

Ce que je voudrais dire à mes enfants

MICHEL BASTARACHE ET ANTOINE TRÉPANIER

Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2019, 285 p.

Michel Bastarache a eu plusieurs carrières et, oserait-on dire, plusieurs vies : universitaire, avocat, juge à la Cour suprême entre 1997 et 2008, puis conseiller pour des gouvernements, mais aussi dans le secteur privé. Au Québec, une Commission d'enquête créée par le gouvernement libéral de Jean Charest a porté son nom en 2010. Ses plus grandes actions publiques ont sans doute été la promotion des langues officielles et du bilinguisme officiel fédéral ; son plus grand combat aura été la défense des droits linguistiques des minorités francophones dans plusieurs provinces canadiennes.

Dans *Ce que je voudrais dire à mes enfants*, Michel Bastarache raconte sa naissance à Québec, sa jeunesse en Acadie durant les années 1950, ses études chez les Rédemptoristes, ses choix quant à son avenir, mais surtout son combat pour la défense des francophones hors Québec à une époque où, paradoxalement, le bilinguisme pouvait être perçu comme un handicap pour un fonctionnaire – jugé trop talentueux – et poser un problème pour l'élite unilingue anglophone vivant dans une province comme le Nouveau-Brunswick. À maintes reprises, le texte fait mention de son « nationalisme acadien », apparu en 1967 en réaction contre l'attitude néocoloniale répandue chez beaucoup de Canadiens-anglais de la région et « le racisme du maire Jones à l'égard des francophones » (p. 18), durant la triste période où Leonard Jones régnait sur la ville de Moncton. Ailleurs, Michel Bastarache confie que son père faisait partie de « La Patente », cette fameuse « organisation secrète qui avait pour but de promouvoir les intérêts des Canadiens-français catholiques » (p. 127).

Cette autobiographie, coécrite avec Antoine Trépanier, permet de se plonger



dans la période allant des années 1960 jusqu'à nos jours, selon le point de vue néo-brunswickois. En tant que militant pour les droits des francophones, Michel Bastarache a rencontré René Lévesque, Claude Morin, Camille Laurin, mais aussi Pierre Elliott Trudeau – qui considérait les Acadiens comme étant « gagnés d'avance à sa cause ». Ses souvenirs de ces brèves rencontres et ses impressions sont souvent riches d'enseignement.

Michel Bastarache donne de rares portraits de différents juges : ceux devant lesquels il aura plaidé en tant qu'avocat, et ceux qu'il aura côtoyés. Ses observations « de l'intérieur » sont parfois inattendues : « À la Cour suprême du Canada, il est difficile d'aller présenter de façon logique tout un argument, parce que dès le départ, les juges interrompent les procureurs avec des questions » (p. 122). Contre toute attente, il surenchérit : « C'est un théâtre anarchique, rien de plus » (p. 123). Une question – en filigrane dans l'ensemble de l'ouvrage – reste pourtant sans réponse : pourquoi n'exige-t-on pas le bilinguisme comme condition préalable à la nomination de tous les juges à la Cour suprême ?

Le long parcours de cet humaniste qui se raconte humblement met aussi en valeur les qualités déterminantes des personnes de qui il apprend. Il écrit par exemple à propos d'un de ses mentors, Gérard Finn : « La recette Finn, c'est d'être toujours mieux informé que tout le monde autour de la table et d'être prêt à répondre à toutes les questions » (p. 129). Avec ce livre, l'infatigable Michel Bastarache ne se retire pas encore de la vie publique ; son expertise et son jugement demeurent toujours indispensables et encore aujourd'hui très sollicités.

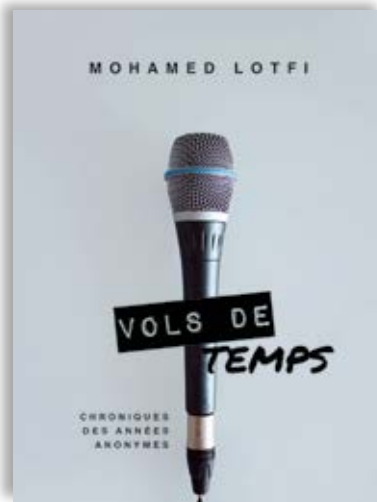
Yves Laberge

Vols de temps. Chroniques des années anonymes

MOHAMED LOTFI
Montréal, Leméac, 2019, 254 p.

« Marocain d'origine, Québécois d'adoption, ancien danseur de ballet, à la fois peintre, cinéaste, journaliste, comédien, réalisateur, animateur à la radio, cajoleur-né, cet acrobate de l'art passe d'un tremplin à l'autre, sans cesse projeté par les ressorts de sa créativité dans le grand cirque de la vie » (p. 11). Ce passage de la préface I, signée Jean C., ex-détenu et « souverain anonyme », décrit parfaitement, en peu de mots, l'auteur de ce volume.

Alors qu'il est étudiant au Conservatoire d'art dramatique, dans le contexte politique étouffant des années 1970 au Maroc, Mohamed Lotfi réalise une entrevue avec l'acteur français Jean Marais, qui lui vaudra de se faire cueillir par la police. Au début des années 1980, il émigre au Québec qui devient sa terre d'adoption, où il étudiera à l'Université Laval et à l'Université de Montréal pour devenir cinéaste. Mais c'est la radio qui deviendra sa vocation : « J'ai rencontré la radio comme on rencontre la femme de sa vie », raconte-t-il. C'est à Radio Centre-ville qu'il fait ses premières armes, avec l'émission « À toi, Arabe ». Puis, en 1989, il a l'idée d'une émission de radio animée par des prisonniers et diffusée sur les ondes de radios communautaires. Il existe des projets semblables



dans des pénitenciers, mais pour des émissions intra-muros seulement. Lotfi convainc les autorités de tenter l'expérience : le projet « Souverains anonymes », qui existe toujours plus de 30 ans plus tard, était né. L'auteur aurait eu intérêt à mieux expliquer le projet, comme il l'avait fait dans « À la découverte d'un trésor caché » (*Relations*, n° 766, août 2013). J'ai cru comprendre qu'il s'agit d'émissions de 90 minutes incluant des chansons et des poèmes, mais surtout une rencontre en profondeur avec un, une ou des invités, ce qui oblige les animateurs à lire une œuvre, à découvrir un métier, à s'intéresser à un personnage. Il y a eu des noms connus : l'abbé Pierre, Albert Jacquard, Jean Doré, Marina Orsini et Françoise David (voir la liste en pages 230-233, sans date ni ordre alphabétique).

Le livre de Lotfi est fait de chroniques échelonnées entre 2005 et 2019. C'est parfois du reportage, parfois du récit, parfois un émerveillement devant la créativité de prisonniers, leur poésie, leur musique, et parfois une défense acharnée pour la réhabilitation des prisonniers. Cette

dernière n'est pas, selon lui, un privilège ni une forme de charité, mais un principe fondamental de sécurité, qui se fonde sur la capacité d'une personne à évoluer. « Puisque toutes les peines ont une fin, comment concevoir une sécurité réelle sans permettre à un détenu de sortir de la prison moins dangereux que lorsqu'il y est entré ? » (p. 41). C'est le leitmotiv du livre. Par son travail, Lotfi a été un témoin privilégié de cette transformation possible des individus, heureuse pour les proches des détenus, mais aussi pour l'ensemble de la société. Des hommes qui changent en mieux. Mais, comme l'auteur le fait remarquer, ce changement n'est possible qu'avec l'aide de la collectivité. Et c'est tout à l'honneur du Québec d'avoir, entre autres, permis aux personnes incarcérées de suivre des programmes d'ouverture à la collectivité. « Les Québécois devraient en être fiers », souligne-t-il.

Par son art du récit, par la diversité des angles abordés, ce livre est une merveille, malgré des défauts agaçants, comme des accents polémiques inutiles et des redites. Il y a là des perles, comme la recette de Jooneed Khan (une fantaisie culinaire interethnique), un superbe poème écrit en hommage aux victimes de l'attentat contre *Charlie Hebdo* et, surtout, trois petits sketches en forme de jeu théâtral où un comédien joue le prisonnier et le prisonnier, un comédien. Dans la prison, il y a certes beaucoup de souffrance, mais aussi tant de beauté, si l'on sait, comme Lotfi le fait, en favoriser l'éclosion.

André Beauchamp

